

## Laval théologique et philosophique



### TIMMERMANS, Benoît, *La Résolution des problèmes de Descartes à Kant*

Yves Bouchard

Volume 52, numéro 3, octobre 1996

Foi et Raison

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401030ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401030ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, Y. (1996). Compte rendu de [TIMMERMANS, Benoît, *La Résolution des problèmes de Descartes à Kant*]. *Laval théologique et philosophique*, 52(3), 915–916. <https://doi.org/10.7202/401030ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

crer a pu voir le jour en librairie, c'est grâce au concours du Conseil de recherche en Humanités du Canada. Il me tarde de lire le second.

Maurice LEBEL  
Université Laval

Benôit TIMMERMANS, **La Résolution des problèmes de Descartes à Kant**. Coll. « L'interrogation philosophique ». Paris, Presses Universitaires de France, 1995, 319 pages.

L'ouvrage de B. Timmermans présente de manière informée et pénétrante l'évolution du concept d'analyse du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'auteur défend la thèse que cette évolution exprime un *déclin*, celui du caractère *inventif* de l'analyse, dont Descartes et Leibniz l'ont (ré)investie et dont Kant l'a privée. Cette relecture du siècle Classique et des Lumières, prenant à témoin particulièrement l'histoire des mathématiques, met en relief les rapports déterminants entre science et métaphysique, et plus généralement encore entre l'interroger et le répondre. Les nombreuses inflexions subies par la notion d'analyse montrent combien l'effectivité escomptée du pouvoir résolutoire de l'analyse est à la mesure de la portée ontologique accordée à la connaissance. L'analyse oscille ainsi entre deux pôles : soit le monde est accessible au connaître, alors elle pourra être conçue comme *inventive* en tant qu'elle fraie le chemin qui nous le découvre ; soit, au contraire, il nous demeure voilé, alors elle sera envisagée comme *inventaire*, auquel cas elle sera tautologique ou irrémédiablement incomplète.

Le livre compte cinq chapitres. L'auteur met d'abord en lumière l'héritage des traditions platonicienne et aristotélicienne, puis procède à l'examen de la notion d'analyse chez Descartes, Pascal et Spinoza, Leibniz, et Kant. Son constant souci de conjuguer histoire de la philosophie et histoire des sciences apporte un éclairage nécessaire à la compréhension de leur influence mutuelle. Nous résumerons ici trois axes majeurs.

La nouvelle conception de l'analyse introduite par Descartes est marquée par une évolution qui prend origine dans les mathématiques et se prolonge en métaphysique. La méthode analytique de Descartes emprunte « tout le meilleur de l'Analyse géométrique et de l'Algèbre ». L'analyse mathématique se présentera d'abord comme la méthode adéquate pour la réalisation de la *mathesis universalis*. Cette méthode de résolution générale s'appuie sur la proportion et le continu, et se présente sous deux formes : la voie *directe* et la voie *indirecte*. Dans le premier cas, davantage synthétique, la mesure de l'inconnu est opérée au moyen d'une unité fixe et d'une constante de proportionnalité connue (règle de trois). Dans le second, relevant cette fois de l'analyse, ce qui est recherché n'est plus seulement la *mesure* d'une magnitude inconnue mais encore l'*ordre* qui l'engendre. La résolution ne réside plus dans un *produit* mais dans une (ou plusieurs) *racine*. Il ne s'agit plus de *produire* une grandeur (comme dans le théorème de Thalès), mais bien de découvrir le *rapport* liant des grandeurs (comme dans le théorème de Pythagore). Cette *mise en équation*, qui procède par homogénéisation et par équivalence de proportions, donne pour ainsi dire les deux termes du mouvement que l'analyste doit parcourir afin d'inventer ou découvrir leur rapport. On sait combien la méthode cartésienne de résolution par analyse (algébrique) a contribué au développement de la géométrie. Ainsi, avec Descartes, la notion d'analyse acquiert-elle un caractère éminemment *inventif* : « l'analyse montre la vraie voie par laquelle une chose a été méthodiquement inventée », écrit-il. Elle n'est plus une remontée presque mécanique d'un effet vers une cause ; elle exhibe plutôt le rapport de dépendance qui les détermine réciproquement. Descartes se démarque par là de la scolastique et de son attachement à la syllogistique comme méthode privilégiée d'invention (synthétique) et de progrès dans la connaissance. Dans la perspective cartésienne, savoir et réel

étant intimement liés, la puissance résolutoire de l'analyse trouvera une application aussi naturellement en métaphysique et en morale qu'en science.

Tout en s'inscrivant dans le mouvement amorcé par Descartes, Leibniz établit un rapport différent entre analyse et synthèse. Sans minimiser l'importance du fait que Leibniz ait explicitement manifesté sa préférence pour la synthèse (combinatoire) face à l'analyse, plus importante encore est leur nécessaire complémentarité. Ni l'une ni l'autre ne saurait, seule, faire office de méthode résolutoire universelle. C'est seulement de leur commerce que Leibniz peut espérer un « rapport optimal » entre un problème et ses possibilités de solution. Cela confère un caractère particulièrement dynamique au processus de résolution puisque la synthèse tend à le *clôturer* alors que l'analyse tend à le *relancer*. La notion métaphysique de monade reflète bien ce double mouvement, n'étant ni complètement déterminée (fixe) ni complètement indéterminée (mobile). Les deux principes d'indiscernabilité des identiques et de raison suffisante orientent respectivement la synthèse et l'analyse. Le calcul infinitésimal quant à lui peut être conçu comme une analyse que l'intégration clôture et que la différentiation relance. Avec le calcul infinitésimal, l'infini n'est plus représenté à l'aide d'une unité ou magnitude arbitraire (Descartes) mais à l'aide d'une proportion. En fait, dans le contexte leibnizien, l'unité est précisément la raison (ou fonction) et cela constitue une des conditions nécessaires au développement du calcul.

L'analyse promue par les rationalistes fera l'objet des attaques des empiristes. La distance entre l'ordre des *choses en soi* et l'ordre des *choses pour nous* grandira jusqu'à devenir, avec Kant, infranchissable. Avec Newton, Locke, Berkeley et Hume, l'analyse se voit confrontée à l'expérience, qui la mesure et la contraint. Son champ d'application perd peu à peu de son étendue. Cet affaiblissement progressif de son caractère résolutoire est triplement exprimé dans la conception kantienne. Le *jugement analytique* n'est rien d'autre que l'éclaircissement d'un sujet de prédication, et pour cela nul besoin d'un recours à l'intuition. La *méthode analytique*, en tant que régression d'un conditionné aux conditions, ne fait pas davantage progresser la connaissance puisque comme méthodologie elle n'est qu'une logique appliquée et que, à l'instar de la logique générale, elle n'est qu'un *canon* pour la connaissance. Enfin, l'*analytique transcendantale*, comme logique du vrai d'un point de vue transcendantal, est également canonique en ce qu'elle expose la genèse et les conditions d'usage des concepts de l'entendement. Dans l'optique de cette rupture entre le savoir et le réel, l'analyse devient l'analytique. Le caractère inventif (*organon*) et le pouvoir résolutoire qu'elle présentait chez Descartes et Leibniz se sont estompés pour ne devenir qu'éclaircissement et conditions d'usage (*canon*). L'analyse cartésienne et leibnizienne qui se déployait tout autant en métaphysique qu'en science perd désormais sa légitimité en métaphysique et sa puissance d'invention en science. Ainsi, comme le souligne l'auteur : « l'histoire du déclin de l'analyse comme invention est de ce point de vue l'histoire de la scission entre science et métaphysique » (198).

Yves BOUCHARD

*Collège dominicain de philosophie et de théologie*

Alexandre NEHAMAS, **Nietzsche. La vie comme littérature**. Coll. « Philosophie d'aujourd'hui ». Paris, Les Presses Universitaires de France, 1994, 301 pages.

Le livre d'Alexandre Nehamas dont on nous offre ici la traduction a, depuis sa parution en 1985, fait époque. Même ses critiques ont reconnu son originalité, l'importance de ses vues et ont salué un questionnement susceptible de satisfaire les exigences des philosophies analytique et continentale à la fois. On peut présumer qu'il va connaître un sort similaire en milieu francophone.